N° 179.

DE L'ONTOLOGIE,

CONSIDÉRÉE

COMME CAUSE D'ERREUR EN MÉDECINE,

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 juillet 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR A.-PAUL VAILLANT, de Ramberviller,

Département des Vosges;

Chirurgien Aide-Major à l'hôpital militaire d'instruction de Lille.

Il n'est pas en la puissance des systèmes les plus extravagans de n'avoir pas quelques côtés raisonnables.

COUSIN, *Frag. phil.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Président.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL, *Examinateur.* / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral, *Examinateur.*	Gibert.
Arvers, *Examinateur.*	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc, *Suppléant.*
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Suppléant.*
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Offrande de la piété filiale.

A MONSIEUR FABRE,

Officier de la Légion-d'Honneur ; Chirurgien en chef des armées ; premier Professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille.

A MONSIEUR VAIDY,

Officier de la Légion-d'Honneur ; Médecin en chef et premier Professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille.

Hommage de reconnaissance et de respect.

A.-PAUL VAILLANT.

DE

L'ONTOLOGIE,

CONSIDÉRÉE

COMME CAUSE D'ERREUR EN MÉDECINE.

I.

L'esprit de l'homme est doué d'un caractère d'ordre et de conséquence qui établit des rapports nécessaires d'harmonie entre les diverses connaissances qu'il embrasse. Ce caractère se manifeste, non-seulement par le rapprochement méthodique des faits qui constituent une science spéciale, mais encore par l'enchaînement des différentes sciences entr'elles. C'est-là une vérité de fait dont l'histoire offre constamment la démonstration. A toutes les époques, on remarque conformité dans l'application de nos facultés intellectuelles à tous les objets sur lesquels elles s'exercent, et analogie dans les résultats : on ne rencontre pas de faits isolés, d'épisodes qui ne se rattachent à l'ensemble de leur développement. Lorsque, dans quelques parties, il survient de notables changemens, on les retrouve dans toutes les autres ; et si les progrès paraissent d'abord renfermés dans les limites d'une seule science, ils ne tardent pas à répandre ailleurs des lumiè-

res, en y introduisant ou la méthode qui les a dirigés, ou les principes qui les attestent. Ainsi unies, les sciences se prêtent un mutuel appui, et contribuent ensemble au perfectionnement de chacune d'elles; mais de cette marche commune dérive aussi le danger de beaucoup d'erreurs : les vices dont quelques-unes sont entachées menacent les autres de contagion. Pour une science en particulier, ce danger est d'autant plus imminent, que les rapports qui l'unissent à d'autres sont plus multipliés et plus intimes : or, nulle science ne présente avec les autres des points de contact aussi nombreux, aussi délicats que la médecine; il n'est aucune partie des connaissances humaines avec laquelle elle n'ait des communications plus ou moins directes, plus ou moins fréquentes. Ce que nous nommons nos études accessoires renferme presque tout ce qu'il est possible d'apprendre : de plus, ces études doivent précéder celle de la médecine; elles peuvent ainsi plus aisément laisser dans l'esprit des préjugés funestes à cette dernière.

Les erreurs qui procèdent ainsi des autres sciences atteignent la médecine de deux manieres.

1°. Lorsqu'on y transporte directement les notions admises ailleurs. Et d'abord, il est évident que, si déjà ces notions sont fausses là où elles ont été puisées, elles ne produiront que l'erreur, appliquées à la médecine. Depuis les premiers temps où l'on s'est occupé des maladies de l'homme jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous, les théories médicales ont toutes admis ces communications, vicicées dès leur source. Le père de la médecine lui-même, celui dont la méthode d'observation a servi de modèle, dans leurs recherches, aux plus renommés praticiens, se laisse engager dans cette voie; et jusqu'au seizième siècle, le système élémentaire est la base de tout traité médical. Cette considération seule doit déjà inspirer de la défiance contre l'introduction en médecine de toute donnée scientifique étrangère. Lors même que tout ce qu'on emprunterait serait fondé en vérité, la médecine y trouverait encore une cause d'erreur. En effet, le corps humain, qui fait l'objet de nos

recherches, a des propriétés communes avec tous les êtres matériels; mais on étudie la matière dans les corps inorganiques, et lorsqu'on a élevé les faits en principes, on a laissé de côté préalablement tout ce qui concerne spécialement les corps vivans. Si, par une heureuse méthode et par des progrès rapides, ces principes ont développé des vérités non soupçonnées auparavant, et qu'ils arrivent à ce degré de certitude qui force la conviction, il est presque impossible de ne pas aussitôt appliquer directement ces principes à des choses dont la nature est commune; on le fera d'autant plus qu'ici même leur usage dissipera des erreurs actuellement existantes, et aura répandu sur plusieurs points des clartés vives et durables. On sera donc naturellement porté à dire : le corps humain offre des substances solides et des substances liquides accessibles à nos moyens d'investigation; nous pouvons étudier leurs formes, séparer les élémens qui les constituent; nous les voyons en mouvement, mais nous connaissons la statique, l'hydraulique, etc. Ajoutons à cette connaissance celle de la configuration, de la densité, des proportions et relations des organes; ne supposons rien, n'admettons que ce que nous voyons; et, par un enchaînement rigoureux, mathématique, nous connaîtrons et expliquerons tous les phénomènes du vivant. C'est ainsi que la médecine, à la fin du dix-septième siècle, ne put résister à l'envahissement total de la physique, que soutenaient les sciences exactes et la méthode expérimentale; c'est ainsi qu'au lieu d'appliquer directement aux objets de nos recherches cette méthode expérimentale elle-même, qui venait de porter la physique générale à ce haut point de splendeur, on n'y appliqua que les résultats qu'on en avait obtenus, mais qui, pour la science de l'homme, étaient presque étrangers.

Lorsque la chimie, dans ces derniers temps, a acquis par la même voie une nouvelle existence, elle est loin d'avoir autant influé sur le sort de la médecine : on vit bien quelques essais; mais ceux qui voulurent en faire la base d'un système pathologique n'ont pas eu de partisans, et leurs efforts isolés sont déjà oubliés. Et cependant il semble qu'elle doive avoir sur la médecine plus d'influence que la mécani-

que; elle attaque davantage l'intimité des corps; elle suit leurs transformations, donne les lois de leurs combinaisons. Mais d'abord l'exemple encore récent des erreurs iatromathématiques aurait suffi pour empêcher de tomber dans un piège semblable; en poussant jusqu'à l'absurde les conséquences déduites des principes de la physique générale, on avait démontré leur application complète et directe, évidemment erronnée : l'analogie était assez frappante. Ensuite il aurait fallu revenir à l'humorisme, et l'impulsion de toutes les doctrines était entièrement opposée. Enfin on sentait la nécessité de rentrer dans les limites d'observations tracées par la nature; on étudiait l'homme lui-même; on cherchait les théories médicales dans les phénomènes qui sont essentiellement de leur ressort, et on avait fixé la séparation entre les corps organiques et les corps inorganiques.

2°. Lorsqu'on applique à la médecine une méthode vicieuse qu'on aura déjà employée dans d'autres sciences. Il est vrai que les connaissances fausses ou inexactes qui sont acquises par ce moyen ne sont pas dues à l'influence directe de toutes les autres études. Lorsqu'on suit une marche erronnée dans un genre de recherches, toutes les recherches qui se font en même temps suivent ordinairement la même route, et chaque science arrive à des résultats trompeurs, sans qu'aucune puisse les imputer à toutes celles qui auront éprouvé le même sort. Mais parmi les sciences métaphysiques, il en est une dont le but est de procurer des moyens généraux de recherche : si la méthode qu'elle indique est vicieuse, elle devient une cause inévitable d'égarement; les applications successives qu'on fait de cette méthode aux autres sciences lui donnent, par l'habitude, la force entraînante de l'évidence. C'est ainsi que les sciences médicales ont été atteintes d'erreurs ontologiques.

II.

Ontologie est le nom qui désigne la partie la plus abstruse de la métaphysique, celle qui traite de l'être en général. Je n'examine pas si cette étude par elle-même est erronnée, ce n'est pas ma tâche; je crois

qu'on peut disserter sur l'être en général sans danger imminent; et d'ailleurs l'ontologie, comme considérations générales, trouve dans la médecine une science analogue, la pathologie générale; et personne, je pense, n'accusera cette dernière d'être essentiellement fausse. Mais les anciens scolastiques, définissant l'ontologie science de l'être considérée en tant qu'être, en tirèrent des principes pour toutes les autres sciences. Éminemment attachés à la forme de leur langage, ils ne purent laisser échapper l'occasion de répandre des termes nouveaux et obscurs : aussi l'ontologie était-elle la *philosophia prima*, la science par excellence, la mère de toutes les autres.

Parmi ceux qui s'en occupèrent le plus, plusieurs abusèrent de l'habitude de discourir ainsi sur l'être en général; raisonnant sans cesse sur des abstractions, ils les posèrent en existence. Le plus célèbre de ceux-ci fut Jean Duns, connu sous le nom de *Scot*, parce qu'il était originaire d'Irlande ou d'Écosse, pays alors nommés *Scotie*. Vers la fin du treizième siècle, il se distingua à l'université de Paris, par sa pénétration à traiter toutes sortes de questions, et s'acquit les noms de *docteur subtil*, *docteur très-résolutif*. Jean Scot et ses partisans distinguaient en chaque être autant de formalités qu'il y avait de qualités différentes, et croyaient toutes ces formalités absolues, distinguées du corps, faisant autant d'entités.

Ces erreurs ne restèrent pas seulement dans la *philosophia prima*; elles furent transmises à toutes les sciences; elles trouvèrent des défenseurs dans les sciences physiques; elles durent donc aussi infecter la médecine.

Les noms de *scotistes* ou simplement d'*ontologistes*, furent employés pour désigner ceux qui admettent ainsi, comme entité, être absolu, ce qui n'est que forme, qualité, modification, dans quelque partie des connaissances humaines qu'ils soient livrés à cette déception.

III.

Je n'oserais pas entreprendre de suivre les traces du scotisme dans toutes les doctrines médicales qui l'ont accueilli, de rappeler toutes

les dissertations où l'art de guérir se présentait guidé par une méthode trop généralement admise, ni même d'offrir la liste des médecins les plus célèbres qui y ont été entraînés. Je me bornerai à examiner l'ontologie dans un seul système, et à chercher quelle fut son influence sur le développement et l'interprétation des faits qu'embrassait ce système. Je prends la théorie de *Vanhelmont*. Le choix que je fais de cet auteur, dont la lecture est si fastidieuse à cause du mysticisme dont partout il est hérissé, me paraît suffisamment justifié par les deux raisons suivantes : 1°. de toutes les époques de l'histoire de l'esprit humain, le seizième siècle est assurément celui qui offre le plus d'intérêt à l'attention de l'observateur : ce siècle, en effet, parut tendre à renverser tout ce que les précédens avaient transmis ; on ne voulut plus admettre ce qui semblait n'avoir d'autre appui que le temps et l'autorité des anciens ; on éprouva un besoin incoërcible de soumettre tout à un nouvel examen ; philosophie, morale, science, tout fut ébranlé jusqu'aux fondemens, on détruisit pour reconstruire sur de nouveaux plans. Au milieu de ce bouleversement général, il nous importe de suivre les premiers pas de la médecine dans une carrière nouvelle, de voir quelle marche on tenta de substituer à celle qu'on avait gardée jusqu'alors, par quels préceptes furent remplacés ceux qui guidaient auparavant la pratique. Or, la doctrine de *Vanhelmont* est celle qui, à la fin de ce siècle, apparaît la première opposée aux traditions anciennes et aux commentaires des écrivains médecins. Comme ses contemporains, qui s'exerçaient dans d'autres genres, il chercha du nouveau ; mais il resta, par ses études premières, entaché d'ontologie ; il fut même, plus qu'aucun autre, ontologiste en médecine : la réforme du raisonnement n'était pas opérée alors, le plan général de réformation de *Bacon* était peu connu, peu apprécié, et *Descartes* n'avait pas encore établi les règles judicieuses de sa méthode.

2°. Le second motif est plus important : la théorie de *Vanhelmont* est le type premier des doctrines médicales modernes ; toutes en effet ont leur principal point d'appui sur la science de la vie ; elles inter-

rogent les propriétés vitales, l'action organique, les phénomènes vitaux et leur enchaînement; toutes attribuent à *Vanhelmont* la découverte de l'irritation. On est naturellement porté à examiner comment il a acquis la connaissance de ces principes physiologiques, comment il les a développés avec le mélange impur de l'ontologie, quelles conséquences pratiques il en a déduites. On pourrait comparer ensuite ces premiers essais avec les résultats obtenus plus tard par ceux qui travaillent sur les mêmes idées; et cet examen serait utile, en facilitant la correction des erreurs qui seraient nées de l'emploi des mêmes principes fait à des époques différentes.

Système pathologique de Vanhelmont (1).

Hippocrate le premier avait donné une grande importance au principe vital, τὸ ἔνορμον, pour l'explication des faits qu'offre le corps humain dans l'état de santé et dans l'état de maladie; après lui on négligea constamment la considération de ce dogme qu'il avait créé; la science le suivit dans la tombe. *Galien*, s'emparant des ouvrages de ce grand homme, en dénature la doctrine, introduit le faux partout. et presque toute la science médicale dans la théorie des élémens et des qualités, des humeurs et des complexions; il perfectionna l'erreur en l'unissant à la philosophie d'*Aristote*, philosophie aussi futile que spécieuse; depuis ce temps, *Aristote* et *Galien* sont devenus comme deux idoles, l'objet du culte fanatique des médecins. Cette fausse croyance des élémens fut surtout funeste, en ce qu'elle fit oublier à jamais l'oracle d'*Hippocrate*, qui aurait dû être le plus religieusement gardé. Tous les phénomènes qui se passent dans le vivant sont produits par le principe vital; l'exercice des fonctions dans l'état de santé, leur altération dans l'état morbide sont des actes de la vie, actes dont le principe et l'agent résident dans le corps vivant; les

(1) Ortus medicinæ, edente autoris filio. Amst., ap. Elz., 1648, p. 13, 166, 534, 495, et passim.

corps extérieurs n'y ont part que comme cause d'excitation, et l'on doit appeler corps extérieurs ceux qui, même introduits dans l'économie, n'ont pas été assimilés par la puissance vitale, et ne sont pas devenus, par l'exercice même de la vie, liquides, vivans, ou organes vivans. Telle est la base de tout ce qu'on peut dire en physiologie, en pathologie, en thérapeutique; mais ces propositions générales doivent être vérifiées par l'examen spécial de chacun des faits fournis par ces trois parties de la médecine (1); car, puisque la nature n'existe pas en général, et qu'elle ne peut être scrutée que dans les individus, il est nécessaire au médecin, pour acquérir une vraie connaissance de la pathologie, d'y arriver par l'inspection individuelle de toutes les maladies (2). Voici comment il unissait à ces principes l'ontologie : le corps humain, par là même qu'il est matériel, est, comme toute matière, inerte, indifférent au repos ou au mouvement, par conséquent incapable par lui-même de produire aucun des actes que manifeste la vie. L'organisation ou la disposition accidentelle de cette portion de matière n'en est pas plus capable, puisqu'elle existe encore dans le cadavre; il est donc nécessaire que le principe d'action soit tout autre. Or, il est dans le monde physique une classe d'êtres qui ne peuvent appartenir ni à la matière ni aux formes accidentelles de la matière, ce sont *creaturæ neutræ habentes in se proprietates diversas per modum entium substantialium;* tels sont, le calorique et la lumière, le magnétisme et l'électricité; telle est aussi la lumière vitale ou *archée*. L'entité archée n'est autre chose que la forme essentielle du vivant, ayant toutes les conditions d'une existence transitoire; elle commence à la conception de l'individu, à la formation duquel elle concourt comme agent principal, c'est alors l'*aura seminalis* dont la semence n'est que l'enveloppe sensible; elle est anéantie à la mort comme la lumière d'un flambeau qui s'éteint; pendant l'intervalle qui sépare ces deux extrêmes, l'archée est la vie, la puissance vitale, la raison suffisante

(1) *Id.*, p. 530.
(2) *Id.*, p. 128, 724.

de tous les phénomènes (1). L'état de santé dépend de l'exercice libre et légitime de la vie ou de l'archée ; les phénomènes de l'état morbide sont analogues à ceux de la santé, et dépendent également de la vie ; mais l'archée, devant naturellement veiller à sa propre conservation, ne produit pas seul et directement les actes de la maladie qui tend, au contraire, à la destruction plus ou moins complète du vivant ; ces actes sont produits par une autre entité, de même sorte que l'archée, et fabriquée par lui-même ; l'archée irrité par une cause occasionnelle quelconque crée l'image de son irritation ; cette image persistante de l'irritation archéale est l'être maladie, susceptible de la durée que nous voyons ordinairement aux maladies, et produisant le trouble qui les rend sensibles.

C'est assurément là le scotisme arrivé au plus haut degré du ridicule ; on a peine à concevoir que, dans une science toute positive, on ait pu s'abandonner à de semblables écarts de l'imagination ; mais suivons-le dans les différentes parties du système.

La maladie (2) la plus appréciable dans sa cause et son développement est le phlegmon survenu à la suite d'une blessure, ou mieux encore de l'introduction d'un corps étranger dans la peau ou sous cet organe. Le premier phénomène est la douleur, bientôt suivie de battemens et d'afflux de sang dans la partie ; la chaleur augmente ; et, par la continuation de ces accidens, se forme une tumeur sujette à diverses terminaisons. Tout ce dérangement tient évidemment au corps étranger ; mais comme aucun rapport d'analogie n'existe entre ce corps et les phénomènes produits, on ne peut le considérer comme leur cause efficiente ; il n'en est que la cause occasionnelle, c'est à la vie, à l'archée que l'on doit attribuer directement ces effets, et voici comment : la présence du corps étranger dans l'économie est soufferte avec peine par la puissance vitale ; elle s'en irrite, s'enflamme, s'exalte et produit divers troubles ; elle en conçoit d'abord de la douleur,

(1) *Id.*, p. 535.
(2) *Id.*, p. 387, 393, 473, De Feb., 8.

(et (1) la douleur, comme tout sentiment, est un acte de la vie aussi activement produite que les mouvemens volontaires ; le siége immédiat de la douleur est l'organe affecté, et non le cerveau, quoique l'influence de ce dernier y soit nécessaire). Avec la douleur elle produit le spasme local, satellite ordinaire de la douleur ; aussi les battemens deviennent plus apparens dans la partie, ils en affectent sur-surtout les artères, dont les contractions deviennent plus fortes ; le sang est ainsi appelé et afflue en plus grande quantité. La puissance vitale ainsi exagérée trouble la nutrition de l'organe, et change en produits nuisibles la matière de son alimentation et même sa propre substance (2). Si on veut se convaincre davantage de l'action vitale dans la production des maladies, et distinguer l'effet de l'irritation de l'effet direct des corps extérieurs, il faut comparer les changemens survenus au cadavre par suite de l'application du feu, de l'eau bouillante, des alcalis, des cantharides, avec ceux qui ont lieu sur le vivant dans les mêmes circonstances ; on reconnaîtra avec certitude que la vésication, l'inflammation, la suppuration, sont dues à l'irritation vitale.

Toutes les maladies de la peau et des organes sous-cutanés (3), comme l'érysipèle, la gale, le cancer, les ulcères de diverses espèces, etc., sont ainsi expliquées ; elles doivent être rapportées à une irritation fixée sur la partie où elles se manifestent ; soit que cette irritation archéale ait eu lieu là même, soit qu'elle y arrive par irradiation, dès qu'elle est développée elle est purement locale ; elle ne tient jamais à la prédominance ou à la corruption d'aucune humeur en particulier (puisqu'il n'en existe pas), ni de la masse du sang. Les dégénérescences et les produits de la suppuration ne reconnaissent aucune cause plus éloignée que la surface de la partie malade ; c'est là que se tient l'entité, image de l'irritation ; c'est cette dernière qui change

(1) Lith., 76.
(2) Ort., 483.
(3) *Ibid.*, 321, 345, 482 ; Feb. 27.

en pus, en ichor, en sanie, etc., le sang, arrivé pur et innocent, et qui aurait dû servir à la nutrition de l'organe, puisqu'il est identique à celui qui entretient actuellement la nutrition des parties saines. Pour concevoir la différence de ces maladies entr'elles, il est nécessaire de savoir que l'entité morbide revêt un caractère particulier qui les distingue, caractère qui dépend, ou de la sensibilité propre de l'organe, siége de l'irritation, ou de la nature propre du stimulus : en voici des exemples dans les deux cas. Si, à la suite d'une contusion à la mamelle, il se forme un cancer, ici l'organe est très-sensible, l'irritation est très-intense, le caractère particulier de l'entité cancer dépend de la sensibilité de l'organe et de la violence de l'irritation proportionnée à cette sensibilité; mais si l'on touche les gants ou la main d'un galeux, le caractère de la maladie tient à celui du stimulus.

La nature des maladies si nombreuses dites *catarrhales* (1) est soumise à la même explication que celles des maladies cutanées. L'idée que s'en forment les galénistes est une hypothèse sans réalité; puisque la distinction des quatre humeurs n'existe pas, puisque même aucune de celles qu'ils reconnaissent ne se rencontre ailleurs que dans leur imagination, il est clair qu'il n'y a pas de catharre proprement dit, et que ce terme trompeur doit être abandonné. Il serait d'ailleurs impossible de soutenir que dans le crâne il s'accumule une certaine quantité de pituite ou d'autre chose analogue qui descende peu à peu sur quelque partie de la face, du thorax, du ventre ou des membres, et qui, suivant le lieu où elle s'arrête, y détermine ou l'ophthalmie, le coryza, l'odontalgie, l'angine ou la toux, l'asthme, le tabes, les palpitations, la pleurésie ou les vomissemens, l'orexie, l'apepsie, la cardialgie, la syncope, les obstructions, la diarrhée, la passion cœliaque, le cholera, les coliques, l'hydropisie, les squirrhes, les calculs des reins, ou l'arthritis, les paralysies et convulsions locales, ou même aussi la fièvre et la putréfaction dans les veines (2). Ces maladies

(1) Ort. med., 426, 378.

(2) Humor. passiva deceptio. Tumulus pestis.

ne reconnaissent aussi pour cause aucune altération du sang, puisque ce liquide, tant qu'il est dans les vaisseaux, n'en est pas susceptible : la mort serait immédiatement inévitable s'il subissait même un commencement de corruption, comme cela a lieu dans la peste. En général, le sang n'est cause de maladie que quand, hors des vaisseaux, il irrite un organe comme corps étranger.

On possédera la vraie connaissance de toutes ces maladies si on admet que ce sont des entités qui ont pour cause permanente une irritation vitale, qu'elles affectent les solides et non les liquides, et qu'enfin leur siége est purement local dans l'organe où elles apparaissent, et non primitivement dans la tête.

Sans recourir aux fluxions humorales(1), il est facile de se rendre raison des phénomènes qu'offre ce genre de maladies. Il faut qu'on sache que deux liquides de nature différente sont seuls communs à toute l'économie ; le premier est le sang, destiné surtout à la nutrition des parties ; le second est le *latex* blanchâtre, insipide, dont le but principal est de fournir la matière des sécrétions, telles que l'urine, la sueur, la salive, les exhalations muqueuses; pour cet usage, le *latex* est, dans certains cas, retiré des veines par les glandes qui paraissent avoir pour fonction de l'élaborer, comme cela est patent dans les glandes salivaires. Ces deux liquides, le sang et le *latex*, obéissent à l'appel des organes dans l'état sain et dans l'état de maladie : ils affluent en plus grande abondance vers ceux où il y a irritation. Dans l'état de santé, la surface intérieure de certains organes exhale un mucus qui y reste adhérent pour les garantir de l'impression de l'air froid ou des petits corps nuisibles qu'il entraîne : telles sont la surface intérieure des narines, celle du gosier, celle du larynx et de la continuité de ce canal. Ce mucus est un produit normal, utile, qu'il n'est plus permis de regarder comme excrémentitiel. Qu'une légère irritation y ait lieu, par exemple, par suite de l'augmentation subite du froid, ou

(1) Ort. 363, 258.

de la présence de poussière dans l'air inspiré, il y a seulement alors afflux plus grand de sang et de *latex*, et production d'une plus grande quantité de mucus. Ce mucus est rejeté, et avec lui les molécules étrangères qui s'y sont attachées; mais que le froid soit très-intense ou l'air chargé de gaz délétères, d'émanations métalliques, de miasmes putrides; l'irritation peut être plus violente et vraiment morbide, l'afflux du sang et du *latex* plus considérable, l'organe ne pourra plus les transformer en produits réguliers : ainsi se forment le coryza, la toux, la pneumonie, etc.

Toutes les matières rejetées dans ces circonstances par l'expuition ou l'expectoration, quelque abondantes, quelque dégénérées qu'elles soient, ne préexistaient pas à l'irritation, elles ne sont que le produit de la maladie. Il en est de même des substances rendues par les vomissemens et les déjections alvines morbides; elles sont le produit de l'irritation de l'estomac ou des intestins; elles y sont fabriquées de toutes pièces par la transformation du sang, qui y afflue pur et innocent, et des substances qui y ont été ingérées. Une preuve incontestable de ce fait est qu'on les suscite à volonté chez des individus sains auparavant aussi-bien que chez des malades. Ainsi ces matières, loin d'être la cause ou l'essence de la maladie ne sont le plus souvent que le fruit d'un remède presque toujours nuisible. Les dépôts muqueux de l'urine accusent aussi, non un catarrhe, mais une irritation locale de la vessie, souvent provoquée par la présence d'un calcul.

L'irritation (1) qui a lieu primitivement dans un organe peut, par irradiation, se manifester dans un autre; ainsi, pendant la première dentition, l'irritation à la gencive est transmise sur l'intestin, et donne lieu à la diarrhée. Ces changemens de siége ont surtout confirmé la fausse croyance des catarrhes. Lorsque l'arthritis commence, le malade croit éprouver la sensation d'une humeur qui coulerait par les membres et se fixerait aux articulation; mais une pareille raison ne

(1) t 295, 329, 381.

prouve aucun transport humoral dans cette maladie, et ne saurait justifier le nom de *goutte* qu'on lui a donné. Soit que l'arthritis ait été transmise par hérédité, soit qu'elle ait été produite par une stimulation prolongée à l'estomac, elle commence à ce dernier organe; c'est de lui qu'est lancée l'entité morbide sur l'articulation ou se succèdent les différens phénomènes; mais, dans ce transport, il n'y a rien de matériel et de sensible; l'entité est toute métaphysique; c'est une lumière qui vient agir comme un acide, comme une épine dans le doigt; elle trouble la nutrition des surfaces osseuses en rapport avec des ligamens, détermine un appel plus grand de sang et de *latex*, altère la sécrétion de synovie (liquide muqueux qui s'y trouve naturellement pour les mouvemens et le frottement de ces surfaces), et les change en ces diverses concrétions nommées *calx*, *creta*, *nodi*, *tophi*.

Fièvres (1). On ne doit pas donner le nom de fièvre à ce qui n'en est que l'effet ou le symptôme, effet qui ne s'y rencontre pas toujours, et qui n'est qu'accidentel; ainsi, ni la chaleur fébrile, ni le trouble des fonctions, ni la putridité ne constituent la fièvre. C'est une entité née de l'irritation vitale, occasionnée par une cause d'excitation extérieure, ou déterminée spontanément (2). Le siége de toutes les fièvres primitives et essentielles est l'estomac, les intestins et leurs annexes. Qu'elles soient continues ou intermittentes, régulières ou irrégulières, leur différence tient moins à la diversité du lieu qu'elles occupent qu'à la différence des causes occasionnelles. La plupart résident à la face intérieure de l'estomac; celles qui offrent plus de spécialité dans leur siége sont, la fièvre maligne, qui occupe surtout l'orifice supérieur du ventricule; la fièvre quarte, logée dans les vaisseaux profonds de la rate; les fievres occasionnées par un virus spécifique répandu dans l'atmosphère, telles que la fièvre des camps, des hôpitaux; la fièvre pourpre et la peste. Cette dernière classe occupe la face

(1) Feb. 5.
(2) *Ibid.*, 44.

convexe de l'estomac ; le gaz endémique qui les détermine est reçu dans les poumons avec l'air inspiré, il traverse le diaphragme et arrive à la convexité de l'estomac où l'irritation a lieu ; ce gaz a pu parvenir sans obstacle jusqu'à l'estomac, parce que, suivant *Hippocrate*, le corps humain est partout perméable (opinion généralement admise alors) : les poumons n'en ont pas été infestés, parce qu'étant destinés à être en rapport avec l'air, ils ont la propriété d'être moins exposés que les autres organes à être altérés par les miasmes mêlés à ce fluide ; de même que l'œil, la vessie, le rectum, par une faculté qui tient à l'exercice de leurs fonctions, supportent le contact des larmes, de l'urine, des matières fécales ; tandis que d'autres substances, en apparence moins irritantes, seraient pour eux un violent stimulus.

Quoi qu'il en soit (1), ce qui doit attirer le plus l'attention des médecins dans la fièvre n'est pas l'espèce particulière de virus qui l'a occasionée, ni la variété des formes que prend cette maladie semblable au Protée des poètes ; c'est l'importance du lieu et la perturbation de la puissance vitale.

La preuve de la doctrine relative au siége des fièvres (2), se trouve

---

(1) *Ibid.*, 58.

(2) *Vanhelmont* s'attribue constamment la gloire de la découverte de ces deux faits principaux dans les fièvres : leur cause intime, qui est l'irritation, leur siége, l'estomac. Partout il répète avec jactance que cette doctrine est nouvelle, qu'elle lui est totalement due : *Nova hæc, certè inaudita ac insperata medendi philosophia*, etc. A chaque page on trouve de semblables prétentions. J'ai cru qu'il ne serait pas inutile de rechercher jusqu'à quel point elles peuvent être fondées. Quant à l'irritation, on convient assez généralement que c'est à lui que sont dus les premiers développemens intéressans sur cette loi vitale : mais on ne peut en dire autant de ce qui concerne la détermination, à l'estomac, du siége des fièvres dites *essentielles ;* on peut avancer avec assurance qu'alors, c'est-à-dire à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, cette question était sérieusement agitée, et que, si elle resta ensuite assoupie pendant quelque temps, c'est à cause de l'enthousiasme avec lequel on se porta vers les conséquences de la découverte de la circulation. *Vanhelmont*

dans la série des symptômes constans qui les caractérisent : nausées, horreur pour les alimens facilement putréfiables, tels que la chair

---

lui-même laisse échapper cet aveu : « Fernelius *hanc scholarum inscitiam deterit primus... Nidum intermittentium circa stomachum, duodenum et pancreas* primùm subodoratus est, *et continuarum sedem circa cor fixit quidem... sed stramineis vinculis humorum se extricare non valens. passus est sibi eripi febrium essentiam et cognitionem.* » Fernel, en effet, dans son Traité des fièvres, parle ainsi, au chapitre dixième, de leur siége : « *Omnium (intermittentium) propria sedes et origo in primâ est corporis regione, circum præcordia, circum ventriculum, diaphragma, jecoris cava, lienem, pancreas, omentum aut mesenterium.* » Ce passage ne paraît pas devoir par lui-même attirer beaucoup l'attention ; il manque de précision ; il n'est d'ailleurs accompagné d'aucun développement qui lui donne plus d'importance. Mais ce qui lui en donna, ce furent la grande réputation du professeur de Paris, et l'autorité dont jouissaient ses écrits lus dans toute l'Europe : aussi cette opinion eut-elle, parmi les médecins célèbres du temps, des adversaires et des défenseurs. Des adversaires, j'en trouve la preuve dans *Vanhelmont*, qui ajoute de suite : « *Quare* Rondeletius *et assectæ* Galeni *in* Fernelium *tanquàm scholæ desertorem et apostatam invehuntur.* » Des défenseurs, je vais en indiquer des plus notables ; celui qui me paraît avoir donné le plus d'explication à l'aperçu de *Fernel*, et l'avoir appuyé des raisons les plus solides, est *Adrian Spigel*, professeur à l'université de Padoue ; plus connu pour ses traités d'anatomie et de botanique, il a aussi écrit *ex professo* un traité *de Febri semitertianâ.* Dans le livre premier, après avoir admis que la matière fébrile est une putridité d'humeur ; il arrive à rechercher le siége des fièvres et il généralise la question ; il s'appuie d'abord sur l'opinion de *Fernel*, dont il cite différens textes, entr'autres celui que je viens de rapporter, et lui-même il établit que le siége des fièvres putrides intermittentes ou continues est dans les plus petits vaisseaux des viscères abdominaux, surtout du ventricule et des intestins ; il le prouve par l'inspection cadavérique, qui en fait connaître constamment l'inflammation, ou, dans le cas de guérison, par l'expulsion des produits de cette inflammation. Le Chapitre 14^me^ est consacré à établir ce point de doctrine ; les deux suivans contiennent des observations individuelles très-détaillées qui offrent la démonstration de ce qu'il a avancé dans le précédent, relativement à l'inflammation des viscères de la digestion ; les autopsies sont décrites et raisonnées avec une exactitude presque égale à celle qu'on apporte maintenant en pareil cas ; l'altération la plus importante à ses yeux est

des animaux, les bouillons, les œufs ; soif, inappétence, vomissemens, douleurs ou anxiétés épigastriques, éructations nidoreuses,

---

toujours ; *interna ventriculi tunica levi erysipelate inflammatorio affecta ;* ou bien, *tunica intestina inflammata præsertim tunicâ eorum interiore ; ileum quà cæco et colo adhærebat sphacelatum.* Il avance que ces inflammations intestinales existent dès le commencement de la maladie, qu'elles sont la raison des phénomènes fébriles et la cause de la mort. Il remarque que, pendant la vie du malade, l'inflammation gastrique ou intestinale existe le plus souvent sans faire éprouver de douleur, même lorsque le médecin presse avec la main les tégumens abdominaux. Le chapitre 17^e^. est le plus remarquable, en ce qu'il se fait cette objection toute naturelle : si la fièvre dépend d'une inflammation intestinale, elle ne doit plus être appelée *essentielle ;* elle est symptomatique, comme toutes celles qui dépendent d'une autre inflammation. Il est fort embarrassé pour y répondre, ne pouvant accorder cette conséquence avec les traditions des anciens ; mais il finit par dire qu'il importe peu quel nom on lui donne, pourvu qu'on admette qu'il y a inflammation locale, et qu'on sache qu'en réalité elle n'est pas plus essentielle que la fièvre qui accompagne une inflammation cérébrale occasionnée par une violente contusion. Les anciens, ajoute-t-il, n'ont pas eu connaissance de la cause de ces fièvres dites essentielles, parce que, 1°. ils n'ont pas pu vérifier, par l'observation cadavérique, l'état inflammatoire du tube digestif ; et les signes qui, pendant la vie, manifestent cette affection, sont obscurs et impossibles à apprécier pour ceux qui n'ont pas vu dans les cadavres ces altérations ; 2°. ils ont regardé comme incompatibles la phlegmasie comme cause de la fièvre, et l'intermittence de cette même fièvre. Aussi, dans le chapitre suivant, il prouve la compatibilité de ces deux choses, même dans leur opinion, puisqu'ils sont obligés de les reconnaître dans les fièvres larvées. Dans le livre 2, chapitre 16 et 17, il remarque que toutes les autopsies des sujets enlevés par la peste en Italie pendant les années 1571 à 1574 et 1601, ont fait voir l'inflammation et la gangrène, constamment au ventricule et aux intestins, souvent dans d'autres viscères. Les livres 3 et 4 discutent le traitement ; on croirait d'abord que ces découvertes cadavériques n'ont influé en rien sur sa méthode de curation ; car il présente, au premier aperçu, comme moyens, toutes les formules des pharmacopées. Cependant la pensée qu'il va les appliquer sur une surface enflammée ne le quitte pas ; il rejette pour cela les purgatifs âcres et les vomitifs ; quand aux stimulans plus doux, il recommande incessamment la modération dans leur emploi et leur association à des correctifs ; il insiste sur

céphalalgie, assoupissement, délire; langue amère, sèche, rugueuse, noire; symptômes qui dépendent tous de l'estomac. Dans la peste les symptômes sont semblables, mais plus violens et plus rapides; en outre, l'ouverture cadavérique des pertiférées a montré leur estomac corrodé par des escarres pareilles à celles que produit l'arsénic.

---

les évacuations sanguines; outre la saignée du bras, il indique comme moyens directs contre la phlogose de la tunique interne des intestins les saignées capillaires dérivatives; le lieu le plus convenable pour opérer ces dernières dans la gastrite et l'entérite est la partie interne et supérieure des cuisses, sur lesquelles on pratique des scarrifications profondes aidées de ventouses; ce mode convient mieux que les sangsues qui retirent moins de sang. On ne remarque cette sagesse de thérapeutique nulle part autant que lorsqu'il traite (chapitre 13e.) de l'inflammation chronique de ces organes; elle succède à l'inflammation aiguë lorsque, les phénomènes fébriles ayant cessé, la phlogose persiste; d'autres fois son début est inaperçu, *medicos et nobiles in arte, clandestino quasi ac blando introitu decipit.* Après avoir assigné ses causes, il cherche à en donner les vrais signes, en remarquant que cette phlegmasie latente, dont les symptômes n'ont pas encore été bien appréciés, a été prise avant lui pour d'autres maladies, notamment pour des affections nerveuses, comme l'hystérie; il en fait connaître la longue durée, la marche fâcheuse, les suites funestes, surtout quand elle est livrée à l'influence de trop forts stimulans; aussi le meilleur moyen de la guérir est-il un régime sévère et prolongé qui ne permet que des alimens en petite quantité et de nature féculente, l'usage de boissons mucilagineuses ou acidules; enfin, il offre dans un long article, les diverses altérations organiques produites par les diverses nuances de phlegmasies intestinales.

Sennert, le Fernel de l'Allemagne, remarque que les observations nécroscopiques de *Spiget* sont d'une haute utilité pour la science, qu'elles prouvent que ces phlegmasies intestinales sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croit, et qu'il est essentiel de continuer les ouvertures cadavériques pour apprécier mieux des phénomènes qu'on regardait comme signes d'autres maladies. Ces détails, dans lesquels j'ai cru devoir entrer pour fixer l'époque où l'on commença à s'occuper spécialement des rapports entre les fièvres et l'état des voies digestives, prouvent que *Vanhelmont* n'était pas le premier qui les rattachait à une affection locale, puisque cette question, élevée d'abord en France, était l'objet des recherches sérieuses de ses contemporains les plus distingués dans toute l'Europe.

En admettant ce siége de la fièvre, on ne doit pas être arrêté par la crainte d'attribuer une si haute importance à de simples membranes; il faut, au contraire, penser que les membranes, quelques tenues qu'elles soient, sont les organes les plus sensibles, comme le prouvent, dans le cas présent la membrane stomacale; ailleurs le péricarde, les méninges, *la matrice* (1).

Un grand nombre d'autres maladies aiguës et chroniques ont leur source à l'estomac ou aux intestins. L'apoplexie et l'épilepsie prennent naissance au ventricule. De violentes douleurs intestinales provoquent dans les membres des mouvemens convulsifs; l'ictère a son siége dans l'étendue du duodénum.

De tous les principes jusqu'alors établis, suivent naturellement les conséquences suivantes relatives à la thérapeutique (2). Il faut chercher à dompter la maladie le plutôt possible, et ne pas abandonner à la nature le soin de la terminer par une crise; le vrai médecin doit négliger les crises, parce qu'il les doit prévenir. Il est certain qu'on parvient à la guérison des maladies, non en traitant les symptômes, mais en attaquant le mal lui-même (3). L'indication générale comprend toujours trois choses : 1°. l'ablation de la cause occasionnelle; 2°. la sédation de l'irritation vitale et l'extinction de l'idée morbide; 3°. l'expulsion des produits. De ces trois indications particulières, la plus sûre, la plus importante est la sédation de la puissance vitale; car, d'un côté, la matière occasionnelle souvent n'existe plus, dès qu'elle a produit son effet; d'autre part, lorsque l'archée est calmé, la nature se charge facilement du reste, et met hors de son domaine les produits de la maladie.

Les vomitifs et les purgatifs doivent être rejetés comme poisons (4), leur effet direct est d'irriter et de provoquer la formation de ces

---

(1) Ort. 295.
(2) Feb. 47.
(3) Ort. med., 486.
(4) *Ibid.*, 470; Feb. 26.

matières bilieuses, porraginées, muqueuses, etc., dont on croit qu'ils ne provoquent que l'expulsion. S'ils ont guéri quelquefois des maladies, ils ne l'ont fait que par accident : *Quatenus scilicet, ad stimulationem unius, alterum pronum, atque vicinum, unâ exturbatur.* En général, on ne doit exciter le vomissement que dans le cas où les substances alimentaires présentes à l'estomac ne peuvent être digérées, et sont actuellement cause occasionnelle de maladie.

La médication des révulsifs et des dérivatifs, étant fondée sur le faux système des humeurs (1), devient inutile et nuisible. Toute suppuration fournie par les vésicatoires, les cautères, les moxas, les sétons, est due à l'irritation locale qu'on a déterminée, et n'est due qu'à elle, puisque l'effet est le même sur un corps sain et sur un corps malade. Lorsque ces moyens sont employés, en tant que douloureux, dans les maladies comateuses, ils ne donnent qu'un palliatif cruel ; c'est la cause intrinsèque du mal qu'il faut combattre.

D'ailleurs cette double méthode des évacuations intestinales et des exutoires externes produit, en dernier résultat, la diminution des forces, et pour cela surtout doit être rejetée.

De tous les moyens employés comme curatifs (2), les plus funestes sont les débilitans. Ils enlèvent à la nature ce qui lui est indispensable pour se rétablir, la conservation des forces, dont l'abondance ne peut jamais nuire. Tous les symptômes, tous les accidens de la maladie ont constamment pour résultat l'affaiblissement du sujet ; il ne faut donc pas aggraver cet état en y joignant d'autres causes. Entre les remèdes débilitans, la saignée est le plus nuisible ; elle est éminemment destructive des forces, elle les épuise, tandis que la maladie elle-même ne fait que les abattre et les assoupir. Lorsque la nature est abandonnée à elle-même pour la guérison de la maladie, elle peut y parvenir par une crise ; la saignée la prive de ce recours. La saignée concentre le sang à l'intérieur ; le vœu et la marche de la nature pour la

(1) Ort., 382.

(2) *Ibid.*, 390, Feb. 17.

guérison exigent des mouvemens excentriques des viscères vers la peau.

Il serait donc plus convenable d'augmenter les forces (1) ; mais les médicamens dits *fortifians*, *cordiaux*, sont dangereux à administrer, parce qu'ils peuvent tourner au profit du mal.

Ce qui vient d'être dit du vœu et de la marche ordinaire de la nature (2) indique l'emploi des diaphorétiques, c'est-à-dire des médicamens qui déterminent, vers la surface extérieure du corps, le transport des souillures, des produits de la maladie. Pour ne pas affaiblir le malade, cette diaphorèse doit s'opérer, non par des sueurs, des évacuations sensibles, mais par une transudation légère et inaperçue.

L'indication majeure (3), qui tend à appaiser l'irritation vitale, comprend les remèdes appropriés à la nature de la puissance vitale irritée. Cette médication est toute spécifique, en ce sens, que les moyens qu'elle emploie, sont en rapport par leur qualité avec l'espèce présumée de perturbation archéale; ou bien ils sont tels que leur application est agréable à l'archée dans toutes sortes d'irritations; c'est, dans ce dernier cas, le remède universel. Aussi la plus petite dose suffit-elle toujours.

On trouvera ces médicamens dans les produits de la chimie (4); ce sont les arcanes connus des seuls adeptes. Voilà pourquoi cette science est indispensable au vrai médecin; par elle seule il connaîtra les propriétés des corps; elle le conduira dans ses découvertes, non par une série de discussions, mais par la démonstration des faits : elle extrait des métaux ces remèdes souverains dont le succès est infaillible. Pour les végétaux, elle apprend les préparations qui n'en altèrent pas la nature. Enfin cette thérapeutique, étant fondée sur les qualités oc-

---

(1) Feb. 39.
(2) Ort., 470.
(3) *Ibid.*, 746.
(4) *Ibid.*, 452.

cultes, on ne doit pas négliger les pratiques des cabalistes et du magnétisme animal ; on peut recourir aux signes, aux paroles, aux *periaptes*, etc. Ces usages ne sont pas d'une efficacité moindre que les moyens pharmaceutiques.

IV.

Cette exposition du système pathologique de *Vanhelmont* était nécessaire avant de juger quelle fût sur lui l'influence de l'ontologie. Pour y parvenir, qu'il me soit permis d'en faire l'examen sous trois points de vue principaux : 1°. sous le rapport de la vérité des théorèmes pris séparément ; 2°. sous le rapport de l'enchaînement qui existe entr'eux, et du développement de tout le système ; 3°. sous le rapport de la propagation de ce système.

1°. Chaque théorème, considéré individuellement, renferme deux choses : l'énoncé d'un fait matériel, dont l'admission dépend de l'examen attentif de l'objet sensible dans lequel il a lieu, et des changemens qui y surviennent ; en second lieu, la supposition gratuite d'un être invisible, auteur de l'action. Toute proposition de cet auteur, réunissant, par une expression complexe ces deux assertions, est fausse et inadmissible, en ce qu'elle attribue une existence séparée à ce qui n'est que propriété de l'objet matériel, et qu'elle établit un rapport nécessaire de dépendance entre ce fait enoncé et l'entité imaginaire mise en action.

Mais ce n'est pas ainsi seulement qu'il faut peser la vérité des différentes parties de ce système médical ; il faut encore les traduire en langage moderne, et les soumettre à un second examen ; c'est-à-dire, il faut renvoyer au néant les êtres de fiction, placer toute l'action et les faits dans la chose positive, dans le corps, dans l'organe où ils se manifestent, et ensuite consulter l'expérience sur la réalité de ces faits, même exposés ainsi. Dans le phlegmon, une entité, image de l'irritation archéale, est fixée sous la peau ; elle détermine la douleur, le spasme, l'afflux du sang, sa congestion en tumeur, son changement

en pus, en sanie, etc. Il est clair que cette exposition ontologique est fausse en ce qu'elle renferme de tel. Mais qu'on retranche de ce tableau la partie qui réalise des abstractions, qu'on le représente d'ailleurs avec les mêmes circonstances, on aura un sens clair, intelligible, une proposition qu'on pourra soumettre à l'investigation des sens; le tissu cellulaire et la peau, irrités par une cause quelconque, exagèrent leur action et manifestent cette irritation, cette exagération par les phénomènes développés. Il est facile de ramener à l'expression simple du fait matériel chaque partie de ce système, en lui enlevant le travestissement métaphysique qui le couvre. De tous temps on a cherché à le faire; car, de même que les opinions des *scotistes* étaient combattues, dans les anciennes écoles de philosophie, par des sectes opposées; lorsque ces opinions s'insinuèrent dans la science médicale, elles y rencontrèrent des oppositions semblables. Les écrivains modernes, qui attribuent à *Vanhelmont* le mérite d'avoir développé l'irritation et ses phénomènes, ne peuvent assurément le faire qu'en supposant cette explication.

Lorsque chaque partie de son système, entendue ainsi métaphoriquement, est comparée à ce que vérifie l'observation; on est étonné, sans doute, d'y rencontrer beaucoup de vérités qui, alors étaient nouvelles, et qui, depuis, appuyées sur une méthode plus rationnelle, ont encore valu le mérite de l'invention à ceux qui les ont retrouvées. Mais aussi on est forcé de convenir que beaucoup de faits sont donnés comme vrais, qui n'existent pas, et que beaucoup d'autres surtout, sont rapportés avec la plus grande inexactitude. Comme ces erreur sont dues à des causes générales, qui surtout ont agi sur le développement de tout le système, je vais arriver à leur examen: 2°. l'ensemble de la doctrine présente, sans doute, le vice ontologique qu'on rencontre dans chaque proposition considérée séparément. Mais le mélange de fictions n'a influé en rien sur l'enchaînement systématique des différentes parties, en sorte que, de la somme des faits individuels, sont établi des propositions générales ou principes identiques à ceux qui auraient été déduits sans l'admission de l'archée et

des entités morbides, et que ces principes, trouvés vrais, dans quelques cas évidens, ont pu être appliqués plus ou moins heureusement à des séries de faits moins apparens et plus difficiles à expliquer.

Soit que l'on place l'agent de l'irritation dans la vitalité réalisée ou dans l'organe vivant, le système entier pourra toujours être exprimé par ces propositions générales : la cause extérieure, à la suite de laquelle une maladie est produite, ne l'occasionne qu'excitativement ; toute maladie consiste dans une irritation vitale, a son siége dans un organe déterminé, cesse par la sédation de l'irritation ; la différence qui existe entre les maladies dépend de la diversité du lieu qu'elles occupent et de la différence de leurs causes occasionnelles. La vérité de la doctrine est surtout contestable, parce que ces propositions générales ne renferment pas réellement toutes les maladies observées, et parce qu'elles reçoivent une application fausse dans quelques cas auxquels elles peuvent s'adapter.

On ne pourrait pas avec justice imputer à l'ontologie, inhérente au système, d'avoir conduit à ces résumés, faux en ce qu'ils contiennent l'universalité des cas, et qu'ils ne peuvent être vérifiés dans tous; il est également possible d'y arriver avec l'irritation organique. La véritable cause est l'abus de l'esprit systématique. C'est un excès où se laissent facilement entraîner les auteurs de nouvelles théories en tous genres; ils craindraient que leur invention n'eût qu'un mérite imparfait, si elle n'embrassait pas toutes les applications possible, si elle ne suffisait pas pour expliquer tous les faits. Si l'auteur de la nouvelle doctrine l'élève sur les débris des anciennes qu'il aura préalablement détruites, il lui sera presque impossible de ne pas succomber à ce danger. La critique, en effet, attaque la partie la plus faible du système ancien ; à ces points de doctrine renversés on substitue une doctrine vraie, au moins plus spécieuse ; mais comme la partie faible du système attaqué est souvent appuyée sur les mêmes fondemens que les autres, il arrive qu'en renversant cette partie on a enlevé la base de toutes ; alors, pour être conséquent on est obligé de forcer les faits, et d'étendre à tous les points la même explication. C'est précisément

cet esprit de contradiction et la nécessité de conséquence qui, dans le cas présent, ont conduit *Vanhelmont* à renfermer toute la pathologie dans le principe exclusif que toutes les maladies sont des irritations, à tel point qu'il ne regarde pas comme maladie l'état de faiblesse extrême qui résulte du manque d'excitation, comme la faim, dût-il s'ensuivre la mort. Dans l'inflammation la plus simple, il trouve cette irritation ; en l'admettant comme fait suffisant, il démontre l'absence des causes humorales, l'absurdité de leur intervention ; mais partout, ensuite, il se trouve en présence des intempéries d'humeurs, de qualités, il est obligé de les rejeter également et d'appliquer son principe d'irritation à toutes les lésions de la santé.

Les faits susceptibles d'être raisonnablement expliqués par l'irritation le sont presque tous d'une manière inexacte, dans la plupart on ne voit pas de liaison entre leurs phénomènes ; les circonstances qui jettent le plus de jour sur la série des changemens qui se manifestent pendant la maladie sont oubliées ou méconnues. Ce défaut n'est pas dû totalement à l'ontologie du système ; on reconnaîtra qu'il était inévitable, si on a égard à la profonde ignorance où il était de l'anatomie et des grandes fonctions de l'économie humaine. L'action du cerveau et des nerfs lui était presque entièrement inconnue ; pour la respiration, il pensait que l'air pénétrait dans la cavité thoracique entre les faces de la plèvre, tandis que le poumon ne lui servait que de canal ; mais surtout, remarque Boerhaave, *lumine illo hervæo cærebat ;* il ne se doutait ni de la circulation, ni de l'appareil organique qui contient le sang. Mais, à côté de ces erreurs, on aperçoit des fonctions appréciées d'une manière méthodique et nouvelle pour son siècle (1). La digestion stomacale n'est ni une élixation, ni une opération mécanique, mais une action vitale, dans laquelle les mouvemens de la membrane et l'imprégnation d'un liquide vivant donnent à la substance alimentaire un changement qui la rend propre à

(1) Ort., 208.

recevoir de nouvelles transformations dans les autres organes qui concourent à la nutrition générale (1). Les muscles, en opérant des contractions, agissent, à la vérité, sous l'influence de la volonté; mais, indépendamment de cette influence, ils peuvent se contracter d'après un stimulus local; cette seconde espèce de contractilité, ils la partagent avec les autres organes : on la remarque sensiblement dans la peau, surtout au scrotum; elle se manifeste encore dans toutes les irritations; elle produit le spasme, satellite ordinaire de la douleur. Qu'on se rappelle encore ce qu'il dit des sécrétions muqueuses et de l'extrême sensibilité des membranes ; il me semble que cette réunion, dans la même physiologie, d'erreurs grossières, à quelques vérités qui, depuis, ont acquis un plus grand degré d'évidence, explique suffisamment le mélange d'idées saines et lumineuses avec les absurdités les plus ridicules qu'on remarque dans tous les tableaux pathologiques de *Vanhelmont*.

Quoique beaucoup de ces erreurs, dues à l'ignorance, soient aussi celles de son siècle, on est obligé de convenir qu'il aurait pu en éviter un plus grand nombre, et donner à son système médical un développement plus exact, si l'ontologie même ne l'avait maintenu dans cette ignorance. En effet, l'explication que sa fausse philosophie lui fournit sur le fait, et l'ensemble que le fait ainsi expliqué représente à son esprit, sont de nature à le satisfaire entièrement, à cause de l'habitude qui le domine de juger par abstraction ; il est moins porté alors à scruter tous les détails sensibles dont ce fait se compose; il en omet donc nécessairement une partie des circonstances; et ces circonstances qu'il néglige peuvent être d'une très-grande importance. Voici un exemple très-grave de ce résultat : « Les dégénérescences ou altérations organiques ne sont jamais que la suite d'une irritation vitale. » Tel est le terme au-delà duquel il ne pousse plus ses recherches; il importe peu qu'elles soient ces altérations, leurs

---

(1) Lith., 75.

nuances , leurs degrés, parce qu'il est bien moins essentiel de connaître l'état de l'organe lui-même que la condition de la puissance qui y réside et le domine , et dont l'exagération est cause unique de tous les produits. Aussi, quoiqu'il appuie certaines opinions sur l'anatomie, et sur l'anatomie pathologique , il fait, en général, fort peu cas de cette partie des sciences médicales ; elle n'est pas d'une grande utilité au médecin , pourvu qu'il connaisse la position et l'organisation des viscères principaux, il peut se dispenser d'une étude plus étendue.

Comme les théories médicales ne sont jamais purement spéculatives, et qu'en dernière analyse elles n'ont d'utilité réelle qu'autant qu'elles guident la pratique, en lui offrant des moyens plus sûrs et plus méthodiques de guérison; il semble que la preuve la plus incontestable de de la vérité ou de la fausseté d'une doctrine réside toujours dans le résultat de l'application journalière des préceptes qu'elle institue. Cependant il peut arriver que ces préceptes ne soient pas en concordance parfaite avec les données théoriques ; il arrive plus souvent que des vues particulières , élevées en thèse générale , donnent naissance à des indications que leur généralité rend nuisibles. Mais l'usage abusif ne doit pas faire rejeter des vues fort importantes , puisque , si elles sont soumises à des hommes plus habiles ou plus heureux, ils en feront ressortir ce qu'elles comportent d'utile. Dans la thérapeutique de *Van-Helmont*, les règles de pratique sont la conséquence, ou de son principe d'irritation, ou de son ontologie. Elles en sont rarement déduites avec justesse; elles sont rendues vicieuses par les mêmes causes qui l'ont fait errer dans les autres parties du système.

Le précepte qu'il donne comme le plus général, le plus essentiel , consiste à appaiser l'irritation : il est rigoureusement déduit du principe sur la cause des maladies. S'il n'admet pas les vomitifs et les purgatifs , c'est qu'il invoque encore le même principe. S'il rejette toute médication révulsive ou dérivative , c'est parce qu'il ne lui trouve d'appui que sur les opinions qu'il combat; car il est bien vrai qu'alors révulsion, dérivation , ne signifiaient par autre chose que direction changée du flux de telle humeur. Il n'a pas su dire : on guérit par

les moyens dits *révulsifs*, donc on peut faire disparaître une irritation en en provoquant une autre ailleurs, ou en changeant, là même, sa nature. Il fut donc obligé de nier le résultat de l'observation des autres. Une méthode débilitante, qui surtout comprendrait les évacuations sanguines, paraît d'abord naturellement annoncée par ses antécédens : on s'attend presqu'à le voir préconiser la saignée et les émolliens ; et jamais cependant la saignée ne rencontra d'adversaire plus opiniâtre que *Vanhelmont*. J'ai rapporté les raisons qu'il allègue contre ce moyen ; on sentira mieux ses véritables motifs, si on se rappelle les circonstances dans lesquelles il se trouvait. Toutes ses opinions, tous ses écrits sont en opposition directe avec les théories dominantes et l'enseignement des écoles. Un esprit de contradiction le dominait à tel point qu'il n'aurait pu qu'avec peine adopter une proposition conforme à la croyance commune. Or, quelles étaient, dans ces temps, les idées le plus généralement admises relativement aux évacuations sanguines? Les ouvrages de médecine, surtout les ouvrages didactiques, recommandent avant tout la saignée ; c'est la première indication portée à l'article *Thérapeutique* : jamais on ne vit paraître tant de monographies sur la phlébotomie. *Botal*, médecin d'Henri III, avait poussé à la dernière exagération l'usage de ce moyen ; il saignait abondamment, dans toutes les maladies, dans tous les temps de la maladie, disant que : « *Plus on tirait de l'eau* (1) *croupie d'un puits, plus il en revenait de bonne ; et plus la nourrice était tétée par son enfant, plus elle avait de lait : que le semblable était-il de la saignée.* » La méthode de *Botal* eut bientôt partout de nombreux partisans; elle fit à Paris des progrès si effrayans, que la Faculté condamna solennellement sa doctrine. Si on veut savoir quel était l'usage *modéré* que faisaient de la saignée ceux qui proscrivaient la méthode de *Botal*, et juger en même temps des excès où se portèrent ce médecin et ses imitateurs, on apprendra de *Riolan* que les médecins sages de Paris, ceux qui

(1) *Et. Pasquier*, lettre 19, t. 2, p. 586.

condamnaient la licence des botalistes : « en faisant ce remède (1), observent soigneusement les forces, et à peu près de ne tirer pas plus de *la moitié du sang du corps* en toute extrémité, et ce, par plusieurs saignées en divers temps; tellement, puisqu'il y a dans le corps d'une personne bien habituée et formée, environ vingt-quatre livres ou chopines de sang, au rapport d'*Avicennes*, et qu'on en peut perdre vingt livres en un jour sans mourir ; ce qui se voit tous les jours dans les grandes pertes de sang, soit par les hémorrhoïdes, soit par le nez, soit par la matrice aux femmes : tirant dix ou douze fois du sang en une maladie violente, furieuse, dangereuse, les forces étant bonnes, et à chaque fois deux ou trois poilettes durant le temps de six ou sept jours, on ne peut tirer que *vingt-six ou vingt-huit poilettes* de sang, qui feront sept livres, *qui est peu* à une personne sanguine, qui en un jour en peut perdre soixante poilettes sans mourir. » Dans l'énumération des cas où elle est indiquée, le même écrivain mentionne toutes les maladies, et ajoute qu'on ne doit pas avoir égard à l'âge pour s'en dispenser ; depuis l'enfance la plus tendre jusqu'à la vieillesse la plus avancée le moyen doit être employé. Si tel était l'usage modéré de la saignée, quel était donc l'abus que condamnaient ces sages médecins? Il est donc vrai de dire avec *Cabanis*, que jamais, autant qu'alors, cette fureur sanguinaire ne fut fatiguée de meurtres méthodiques. Ainsi, on ne doit pas s'étonner de rencontrer comme le plus ardent ennemi de la saignée un homme dont le besoin était de penser différemment des autres, quand même par ses principes il eût été conduit à l'admettre. Il devait être d'autant plus ferme dans son opposition, qu'il vivait au milieu de médecins qui abusaient le plus de la saignée, et qu'il était fréquemment témoin des effets nuisibles de cet usage. Il remarque que ce remède avait passé en coutume parmi le peuple, qu'aux jours de fêtes les gens de campagne affluaient par centaines

(1) Curieuses recherches, p. 232 à 245.

dans les villes pour se faire saigner. Il déplore les suites funestes qu'entraînent les évacuations sanguines. Parmi les exemples qu'il cite, je mentionnerai ici celui du cardinal Infant Ferdinand, mort à Bruxelles, d'une fièvre tierce dont la durée fut de trois mois; parce qu'auprès de ce haut dignitaire furent appelés les premiers médecins de Louvain; la phlébotomie, les purgations, les sangsues l'avaient tellement épuisé, dit-il, qu'à l'autopsie on trouva les viscères flétris et exsangues, et à peine une cuillerée de sang dans les grands vaisseaux du thorax.

Quant aux remèdes qu'il conseille lui-même, et par lesquels il prétend remplacer ceux des anciens, si l'on en excepte les diaphorétiques dont il explique l'indication d'après le vœu et la marche ordinaire de la nature; tous les autres n'ont d'appui que son ontologie, puisqu'ils ne sont efficaces qu'en vertu des rapports cachés qui existent entre les qualités occultes de ces remèdes et les caprices de l'archée. Voilà pourquoi on peut trouver une panacée, un remède souverain, universel, qui calme constamment la puissance vitale dans toutes ses irritations; voilà pourquoi aussi il admet dans sa matière médicale les opérations de la magie, de la cabale, du magnétisme; elles agissent sur les dispositions de l'archée, lui rendent le calme et la paix. Les médicamens pharmaceutiques, soit pris intérieurement, soit appliqués à l'extérieur, n'agissent pas autrement; mais ces dernières substances acquièrent leurs qualités médicamenteuses dans les diverses transformations que le chimiste leur fait subir à volonté. Ainsi toutes les discussions ontologiques qu'il fait sur le traitement des maladies tendent à fonder la nécessité de recourir à la science qui faisait ses délices, et qui inspirait alors tant d'enthousiasme à tous ceux qui s'y livraient.

3°. Lorsque *Vanhelmont* créa son système, le siècle était encore opportun; on se portait avec ardeur vers les opinions métaphysiques; mais c'était la dernière période du règne de la philosophie purement spéculative de l'ontologie. Comme on travaillait à réformer

les sciences; la première de toutes, celle qui sert de base aux autres, et qui leur donne la méthode de raisonnement, était surtout l'objet d'étude des plus grands génies de l'époque. A mesure que la doctrine de *Descartes* se répandait, le mépris publique devait faire justice de l'ontologie; on devait arriver à ne plus admettre que des termes qui traduisissent des notions simples et claires; et les arrêts du philosophe qui proscrivait les méthodes vicieuses usitées alors devaient bientôt ressortir leur entier effet. Aussi le système de *Vanhelmont* eut-il d'abord quelques ardens partisans dans toutes les parties de l'Europe; mais la plupart, honteux d'un scotisme si puissamment combattu, cherchaient à le répudier; ils surchargèrent toute la médecine d'explications chimiques que l'auteur n'avait adaptées qu'à la partie du traitement. La doctrine, telle qu'il l'avait laissée, ou telle qu'elle fut modifiée par les chimistes qui la soutinrent, ne parvint jamais à dominer; le peu de vogue qu'elle obtint échoua bientôt entièrement contre la théorie iatromathématique qui eut tant d'éclat dans le siècle suivant. Une grande partie des idées positives, unies à des termes ontologiques, subirent le sort de l'ontologie elle-même. En rejetant la forme sous laquelle elles se présentaient, on les comprenait dans la proscription, ou du moins on ne leur accordait plus le degré d'importance qu'elles avaient eu d'abord, et qu'elles eurent depuis. Toutefois les notions positives d'irritation et d'action vitale ne furent plus entièrement oubliées; elles ont trouvé accès, comme idées accessoires, dans presque toutes les doctrines qui se succédèrent si rapidement depuis. Dans la plus grande partie du siècle dernier et de nos jours, elles ont acquis une très-grande importance; mais plus on s'est avancé vers le temps présent, plus on les a rattachées aux organes; l'étude suivie de l'anatomie, et surtout le zèle avec lequel on se porte aux recherches d'anatomie pathologique, n'ont plus permis de faire aucune considération générale en médecine, si elle ne trouve un appui dans cette partie de la science.

En recherchant dans d'autres systèmes anciens les vices ontologi-

ques qu'ils ont admis, on y reconnaîtrait, sans doute, des résultats analogues à ceux que j'ai remarqués dans la théorie de *Vanhelmont*: travestissement de la vérité dans des faits plus ou moins fondés en réalité, développement de vues importantes borné par ces vices de raisonnement, liaison entre les données théoriques et les préceptes de l'art trop souvent établie sur la partie ontologique ; mais on devra convenir que l'influence de cette fausse philosophie n'a pas toujours été aussi funeste qu'on pourrait le penser aujourd'hui; puisque, de tous les systèmes qui précèdent la découverte de la circulation, le plus ontologique est en même temps le plus riche de vérités importantes, d'explications méthodiques, et même de conséquences utiles à la médecine pratique.

V.

Il serait peu important d'avoir signalé l'erreur du passé, si on n'examinait pas encore quels dangers semblables peuvent exister maintenant. Les raisons qui ont arrêté le cours des erreurs ontologiques n'ont jamais subsisté aussi fortement que dans le siècle présent. Si autrefois on s'est jeté avec enthousiasme dans des discussions de pure métaphysique, il est vrai de dire que, dans le temps actuel, elle n'occupent guère les esprits, et qu'on s'adonne à des études entièrement opposées ; l'expérience ou la démonstration de faits matériels donne seule droit de conviction aux dogmes scientifiques proposés à notre adoption; tous ceux qui étudient l'histoire morale de l'homme remarquent que le caractère le plus prononcé du siècle où nous vivons est l'amour, le besoin du positif. Avec de semblables dipositions, il est clair que rien ne doit être redouté autant que l'ontologie; on craint tout ce qui en a la plus légère apparence ; au milieu d'hommes qui soumettent tout au jugement des sens, et dans une science qui ne repose que sur des faits sensibles, peut-on être plus ridicule qu'en paraissant ontologiste ? Aussi, aucune raison n'est plus valide contre une opinion quelconque que le reproche fondé d'ontologie,

et aucun moyen n'est plus efficace pour faire embrasser et soutenir une doctrine, que de montrer des erreurs de ce genre dans tous ce qui lui est opposé ou qui en diffère.

Cette remarque explique en même temps et la multiplicité et l'injustice des accusations de scotisme portées contre des opinions dissidentes. Si, en effet, on veut estimer avec impartialité la valeur de ces accusations si nombreuses, en portant un examen sévère sur les points de doctrine qui y ont donné lieu, on reconnaîtra que, le plus souvent, rien n'est moins fondé que ce reproche, et même peut-être on trouverait très-difficile de le regarder comme valable en aucun cas. Je conçois qu'en examinant avec une sévère attention toutes les propositions renfermées dans le développement d'un système médical, on y rencontrera, dans quelques parties, des pensées fausses, des conséquences mal déduites, des hypothèses sans fondement, des expressions inexactes; mais si chacun de ces défauts doit faire rejeter l'ensemble comme ontologique, quelle doctrine oserait se donner comme pure? Celle-là seule qui, dans toutes ses parties, serait d'une évidence mathématique reconnue de tout le monde. Se tromperait-on nécessairement en raisonnant par abstraction? Mais on est constamment obligé de le faire; et ce n'est pas seulement en médecine et dans les autres sciences, mais dans les discours les plus ordinaires. On ne devient vraiment scotiste qu'en réalisant les modifications et en les considérant comme absolument séparées et indépendantes des substances qu'elles affectent. Or, en soumettant à l'analyse grammaticale l'expression des opinions médicales émises de notre temps, elle représentera presque toujours : corps humain altéré en tout ou en partie dans sa composition ou dans son action, quelle que soit d'ailleurs la position systématique dans laquelle elles soient placées.

L'habitude de regarder comme ontologiques des doctrines que l'on n'admet pas n'est pas seulement injuste; elle conduit directement à l'erreur, ou en engageant dans des hypothèses, ou en faisant nier des faits : j'en trouve la preuve dans les cas où l'on emploie le plus fré-

quemment ce genre d'argumentation. Il est surtout dirigé contre la méthode qui consiste à imposer un nom à un groupe de symptômes morbides affectant simultanément ou successivement l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions, l'état de plusieurs organes. Lorsque l'on se sert de ce nom, on ne fait rien autre que convenir d'un signe qui rappelle un fait ou une série de faits qu'on ne suppose pas, que chacun voit, et qui souvent sont désignés de la même manière par ceux qui accusent de faux cette méthode symptomatique. Parmi ces faits, la plupart sont fugaces, mobiles, transitoires ; quelques-uns sont permanens pendant la durée de la maladie, d'autres ont lieu constamment dans les mêmes organes. Ils ont entr'eux des rapports mutuels de combinaison et de dépendance : des rapports semblables existent entre ces faits apparens et d'autres faits soustraits à l'inspection directe des sens, parce que ceux-ci sont cachés dans l'intérieur des organes. Il importe assurément de connaître ces rapports, de distinguer les phénomènes principaux, ceux dont la présence paraît nécessaire à l'existence de tous les autres. Plus on acquiert de connaissances dans la découverte des faits cachés et dans la liaison de tous ceux qui sont reconnus, plus aussi on perfectionne la science et on approche d'une méthode sûre de traitement. Si on parvenait ainsi à rattacher à un fait simple, unique, permanent, restreint dans un seul organe, tous les phénomènes, il est certain qu'on posséderait une science claire, exacte, et une thérapeutique assurée. Mais pour admettre ces rapports de liaison, de dépendance, il ne suffit pas de la simple application des sens ou de la mémoire, il faut la coopération du raisonnement; c'est alors qu'on peut s'égarer. Quelques-uns de ces rapports sont faciles à reconnaître; beaucoup d'autres sont obscurs, impossibles à apprécier avec certitude. Les faits qui se passent dans l'intérieur des organes sont surtout dans ce cas; pour eux, une double opération de l'intelligence est nécessaire, celle qui constate leur existence et celle qui détermine la part qu'ils ont dans l'ensemble de la maladie. Si on ne trouve pas de raisons suffisantes pour rallier

ainsi à un fait unique l'ensemble des dérangemens qui surviennent dans un corps malade, il est bien nécessaire de les désigner par un terme de convention qui les rappelle tous. Cette méthode n'est donc que le résultat d'un septicisme prudent qui ne veut admettre que ce qui est démontré, qui, loin de séparer l'action elle-même des organes, ne veut la reconnaître que dans ceux qui la manifestent. En déversant le ridicule du scotisme sur cette expression du doute, vous êtes obligés de regarder constamment comme nécessaire l'admission d'une action intermédiaire qui établisse les rapports de cause et d'effet entre les différens phénomènes morbides; et lorsque l'existence d'aucun fait semblable ne pourra réellement être prouvée, vous en admettrez d'hypothétiques, de peur d'être ontologistes, ou réduits au silence le plus absolu sur les maladies qui présenteront de telles circonstances.

Lorsque vous voulez convaincre qu'un point de doctrine est atteint de ce vice incurable, vous prenez pour point de départ votre propre opinion, vous comparez l'explication que vous attaquez avec celle que vous donnez vous-même. Si ces explications, ayant pour objet des faits de même nature, ne peuvent s'accorder et être admises ensemble, l'explication opposée à la vôtre se trouve n'avoir plus d'appui sur les faits; les développemens auxquels elle donne lieu sont pour vous vides de sens, et ne reposent plus que sur des abstractions; ils sont ontologiques. Mais qu'ensuite des faits mieux étudiés soient favorables à cette explication, vous leur opposerez une inébranlable incrédulité; réputant ces faits impossibles, vous ne pourrez les croire réels. Et ce n'est pas là une exagération que je suppose gratuitement. Na-t-on pas combattu comme ontologique l'humorisme et toutes les explications que comporte ce système? et n'est-on pas conduit ainsi à nier comme faux et impossibles tous les faits qui présenteraient de la ressemblance avec les explications humorales, quand même leur exposition résulterait de l'observation la plus scrupulense?

En résumé, dans les siècles où l'impulsion générale des esprits

était de nature à faire admettre partout des erreurs d'ontologie, la médecine en a été infectée. Le scotisme qu'elle a admis a été vraiment nuisible à la science, en défigurant la vérité et en bornant l'esprit de recherche. Maintenant les études, basées sur une méthode plus exacte d'observation, offrent une garantie contre ces sortes d'erreurs ; et si l'ontologie présente encore des dangers, c'est peut-être moins parce qu'on serait exposé à en admettre les vices que par la crainte qu'elle inspire; crainte qui conduirait à rejeter comme scotique ce qui n'est qu'obscur, difficile à saisir, et à adopter comme vraie une hypothèse qui n'aurait de fondemens que la simplicité et la clarté de ses explications.

FIN

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non ad aliud transeundum, manente eo quod ab initio visum est. *Sect.* 2, *aph.* 52.

II.

His quæ non secundum rationem levant, credere non oportet; neque timere valdè quæ præter rationem prava fiunt. Horum enim multa inconstantia sunt, nec admodum permanere, neque durare solent. *Ibid.*, *aph.* 27.

III.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

IV.

Erysipelas foris quidem introrsùm verti, non bonum: intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

V.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur, ægrotanti verò, morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65.

VI.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum fuerit. *Sect.* 2, *aph.* 4.